Falola, Toyin. — *A Mouth Sweeter than Salt. An African Memoir*

Ann Arbor, The University of Michigan, 2004, 288 p.

Francoise Ugochukwu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6081>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.6081

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 664-668

ISBN : 978-2-7132-2123-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Francoise Ugochukwu, « Falola, Toyin. — *A Mouth Sweeter than Salt. An African Memoir* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 183 | 2006, mis en ligne le 13 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6081> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6081>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Falola, Toyin. — *A Mouth Sweeter than Salt. An African Memoir*

Ann Arbor, The University of Michigan, 2004, 288 p.

Francoise Ugochukwu

- 1 Toyin Falola offre ici ses souvenirs d'enfance mais aussi, et surtout, un tableau du Nigeria et tout spécialement de la ville d'Ibadan au tournant de l'indépendance. Il ne faut donc pas chercher dans ces mémoires une biographie individualisée de l'historien dont l'enfance, comme le confirme son *oriki*, poème-prière personnel, se confond presque entièrement avec l'histoire de sa ville et de sa famille et qui dit porter en lui à la fois son père, décédé l'année même de sa naissance, et Ibadan.
- 2 Rien de plus complexe, de plus trompeur, de plus superflu qu'une date : telle est la première leçon de cet ouvrage tout en nuances qui s'ouvre au ralenti sur « les temps et les saisons », abordant la culture yoruba et resituant l'individu dans une chronologie personnelle et familiale. Une approche impressionniste, par touches successives, introduit le lecteur à un Nigeria au carrefour de la tradition et de la modernité, et qui se heurte aux dédales de la paperasse administrative. Le premier chapitre est une initiation au vécu traditionnel du temps — celui de la parole et du silence, du départ et du retour — et à la lecture des saisons — celles de l'inscription à l'école ou du mariage. Dans ce cadre flexible, marqué de ces repères que sont les noms et les surnoms, Falola révèle les siens — il recevra dix-sept noms, dont le premier, Oloruntoyin, est un prénom le plus souvent féminin qui lui vaudra bien des mésaventures. Il détaille ensuite les exigences d'une politesse raffinée, respectueuse de l'âge et des multiples salutations séparant l'autochtone de l'étranger et porteuses des valeurs de la hiérarchie et des bonnes manières — tout ce que l'exilé Falola, confronté à une société au « vocabulaire handicapé », a dû peu à peu se résigner à désapprendre. Derrière ce discours abondamment illustré d'exemples et d'anecdotes personnelles se cache un amoureux d'Ibadan qui, entre deux paragraphes sur la ville où il a passé la plus grande partie de son enfance, révèle tel détail personnel, comme sa première bagarre, ou son premier jeu de scrabble dans les années 1970.

- 3 Le lien étroit entre l'auteur et sa ville, déjà apparent au premier chapitre, se confirme dans les chapitres suivants, en même temps que nous pénétrons dans l'histoire contemporaine du pays, vue simultanément par l'enfant des années 1950 et l'adulte des mémoires. Un long paragraphe explique et justifie ainsi les tendances belliqueuses et l'agressivité de Toyin par les gènes : il est bien le fils d'Ibadan, ville de conflits, et le rejeton de son général de père. Cette remontée dans le temps éclaire tour à tour la petite et la grande histoire. L'auteur évoque l'arrivée des missionnaires et de leurs écoles, l'abandon progressif des combats de rue et le dilemme des villageois forcés d'embrasser à la fois l'école et le christianisme. Il recrée l'atmosphère de la fête nationale au moment où la vénération de la reine d'Angleterre se mue en vénération du Nigeria, et telle qu'elle continue d'être vécue par des millions d'enfants, avec ses stades comblés, leurs défilés d'écoliers au pas cadencé et leurs innocentes parodies sur l'air de l'hymne national. Plus loin, il médite sur les changements introduits par les Britanniques après 1893 : le réseau ferroviaire reliant le sud au nord (1912) et à l'est (1927) pour acheminer arachides et cacao jusqu'à la côte, le développement de la ville neuve, l'arrivée de l'électricité et de l'eau courante, suivie de celle de milliers de Nigériens de tous les coins du pays ; les banques, églises, écoles, marchés et magasins, et la construction des GRA (Government Reservation Areas) habités par les Anglais puis par l'élite du pays. Il revit l'avènement de la radio, puis de la télévision en 1958, révélant sa préférence pour la radio, ses informations et sa musique, et découvre l'histoire locale comme une zone de conflits de puissance servant à asseoir des hiérarchies politiques et sociales.
- 4 En 1963, à la suite de la dispersion de la maisonnée paternelle du fait de la résolution d'un conflit vieux de dix ans autour de l'héritage paternel, Toyin quitte la ville neuve d'Ibadan pour la vieille ville, Ode Aje, « la jungle », où il restera une dizaine d'années. C'est pour lui la fin d'une époque et l'écroulement d'un monde, mais l'occasion de décrire la vieille ville, sa population, ses marchés, ses artisans, son architecture, son cadastre, sa pluralité religieuse, son culte marin, la domination du Yoruba et la toute-puissance de la radio. Les années 1960, au Nigeria, sont caractérisées par un mépris des citadins pour « la brousse » et les villageois jugés sales, naïfs, ignares, incapables de parler anglais — fables que l'auteur compare aux rapports des explorateurs coloniaux européens du XIX^e siècle. C'est aussi l'époque de l'attraction pour Lagos, alors capitale, et d'un engouement pour l'étranger — Londres et les États-Unis en particulier, avant le Japon, l'Inde et l'Union soviétique. L'auteur a changé d'établissement scolaire, tout en gardant la plupart de ses camarades ; son monde reste dominé par l'école, ses bandes et ses rackets, le jeu, la nourriture et l'église et, d'un quartier à l'autre, il réfléchit sur la violence scolaire, les rackets et l'influence des films étrangers sur les adolescents. Il a maintenant une bonne compréhension de son milieu — la maison, l'école, le village, les traditions, l'islam et le christianisme. Il s'identifie à Ibadan, à la langue yoruba — ses idiomes, proverbes et épigrammes — et à la culture, pour lesquelles son intérêt va croissant. Il participe aux luttes masculines et aux sorties de masques comme à l'orchestre de son collège. L'école, qu'il a toujours aimée, l'occupe toute la semaine et tient une place majeure dans le sixième chapitre, avec ses chants d'assemblée, ses règlements, ses relations entre professeurs et élèves ; c'est à cette époque qu'il reçoit le surnom de « prof » qui ne le quittera plus. Les fins de semaine, pour lui comme pour ses camarades, ce sont les corvées domestiques du samedi, l'église et le riz du dimanche. Il décrit aussi ses relations avec son père nourricier, au centre de la maisonnée, s'initie à la politique familiale et réfléchit sur l'éducation, la situation féminine et le divorce.

Pour lui, Ode Aje est un laboratoire de cultures, à la maison, à l'école, dans les courées et dans les rues.

- 5 La vieille ville introduit l'enfant à une meilleure compréhension de la polygamie et aux variétés de sa pratique. Si les parents de Toyin nous avaient été présentés dès les premières pages de l'ouvrage, le quatrième chapitre nous le montre au sein de la vaste maisonnée paternelle, entouré de nombreuses « petites » et « grands »-mères sans autre nom connu, placées elles-mêmes sous la protection et l'autorité du chef de clan. Celles-ci seront ses premiers mentors, avant ses camarades plus âgés et ses maîtres. Les nuances subtiles de la hiérarchie familiale distinguent entre épouses selon leur âge et leur mari, levant un pan du voile sur les complexités des salutations, des devoirs et des préséances. C'est pour l'auteur, marié en 1981 à une autre Yoruba, et qui a appris l'histoire en psalmodiant les généalogies de ses ancêtres, l'occasion de décrire en détail Ile-Agbo, son clan ancestral de chefs et de guerriers, fondé au XIX^e siècle, et nommé d'après l'ancêtre fondateur arrivé à Ibadan vers 1820 et d'après leur totem, le bélier. À l'âge de dix ans, et à la veille de quitter la maison paternelle pour aller vivre chez un cousin, il découvrira l'existence de sa mère biologique, remariée alors qu'il était tout jeune.
- 6 Le titre du deuxième chapitre, « La bouche et le sang », annonçait la bouche qui dit la parole du sang, la récitation et le poids des généalogies. On trouvera plus loin le chant de louange à la puissance des mots qui a inspiré, en partie, le titre de l'ouvrage : une bouche plus douce que le sel — la bouche, ici, c'est le langage, et le discours dont on a besoin pour vivre : deux bouches pour Lagos, quatre pour Oyo et dix-huit pour Ilorin la cosmopolite. Beaucoup plus loin, la métaphore de la bouche pleine de sel qui ne peut ni cracher le sel, ni avaler la salive apportera un autre éclairage au titre de l'ouvrage. Le récit, entrecoupé de dialogues, émaillé de proverbes et d'adages, étayé de remarques personnelles, égayé de chants, vibrant et plein d'humour, illustre la centralité de la parole dans l'éducation traditionnelle comme dans la vie quotidienne. L'ambiguïté des mots, le maniement expert des phrases, les effets oratoires, les méandres du discours — tout ce que Falola appelle les strates de sens des phrases — comme les différences d'accents, font les délices de cet autochtone qui s'amuse des difficultés de l'étranger à pénétrer les arcanes de la langue, des proverbes et des négociations.
- 7 Le livre est une perpétuelle mise en scène, un théâtre populaire vivant et amusé qui permet au lecteur de revivre les rencontres entre traditionnels, musulmans et chrétiens, entre chefs et humbles villageois. C'est aussi une observation tendre mais toujours critique des compromis plongeant les chrétiens dans les sables mouvants de la sorcellerie, avant-goût du chapitre intitulé « Le serpent et la Bible » et qui introduit le lecteur plus avant dans l'univers syncrétiste du Nigeria par le biais de la maisonnée paternelle et de ses locataires. Pour Toyin, à l'époque, l'église, ce sont les prédications de rue des pasteurs, le chant des cantiques et le péché de gloutonnerie. C'est aussi un lieu de châtiment et l'occasion d'une anecdote, relatant l'effet inattendu d'un séjour forcé de quinze jours dans une église spiritiste sur l'un de ses camarades après un échec scolaire : ce dernier finira professeur d'université de chimie. Le septième chapitre est, lui, tout entier dominé par la haute silhouette de Leku, l'une des épouses de la maisonnée, crainte et respectée pour ses connaissances médicales et ésotériques, et qui va plonger l'auteur dans un monde mythique et secret d'herbes, de magie et de guérison, et l'amener à la découverte d'un autre surnaturel, avec le désir impossible de révéler cet effrayant secret. Au centre du chapitre, l'épreuve à laquelle il a été soumis

pour d'obscures raisons aux mains de Leku lui révèle l'autre face de cette femme, puissante et menaçante. Plus loin, il évoquera le carnaval annuel d'Okebadan et ses chansons grivoises, affirmation du culte ancestral populaire et respecté de tous, chrétiens, musulmans ou traditionalistes. Le culte de Sango, divinité de son lignage et l'un des piliers fondateurs de l'histoire yoruba, et le festival de masques egungun et les combats de rue rituels qui l'accompagnent, font l'objet du neuvième chapitre qui mentionne également l'importance numérique de l'islam à Ibadan et sa pénétration des familles — Toyin participait à toutes les célébrations et profitait du Ramadan, de Noël et des festivals traditionnels pour banqueter et se joindre aux groupes musicaux, composant lui-même un grand nombre de chants de louange inspirés de ces diverses religions.

- 8 Il parle également de son attraction pour le village où il passait la plus grande partie de ses grandes vacances et le décrit longuement, avec ses occupations, ses champs et ses fermes, l'abondance des produits fermiers amenés en ville par paniers entiers, l'apprentissage de l'éthique du travail et de la vie sociale par les adolescents, et l'acquisition d'un riche savoir sur la nature, les animaux, les oiseaux, les plantes et la magie. Il parle de son christianisme simple et de ses chasseurs, avant de nous introduire à son grand-père maternel, « pasiteur », prédicateur laïque anglican, plongeant le lecteur dans une ambiance féodale avec la lutte inégale du pasteur contre les chefs locaux alors qu'il tentait d'arracher l'un de ses paroissiens à leurs griffes — le tout sur fond de capitalisme et de corruption, prélude à la grande révolte paysanne de 1968 qui a profondément marqué le chroniqueur Falola. Le dernier chapitre poursuivra la réflexion sur « l'épreuve du pasteur », celle de son combat pour la justice, de ses visites humiliantes et infructueuses aux chefs locaux. Si cet incident tient tant de place dans l'ouvrage, c'est qu'il a été l'occasion pour Falola de s'initier aux structures du pouvoir, de mémoriser la plaidoirie de l'aïeul qui lui a légué sa vieille bible, de constater la collusion entre politiciens et sociétés secrètes, et de vérifier le pouvoir des concoctions, avant que l'incident ne provoque en lui une aversion durable pour les titres et postes honorifiques. L'universitaire, qui tient à rester dans l'ombre, n'en est que mieux placé pour porter un regard à la fois critique et amusé sur le monde des diplômés qui ne sanctionnent que les connaissances acquises sans prendre en compte le caractère.
- 9 Le troisième chapitre raconte le premier voyage de l'auteur, une fugue non préméditée en train à l'âge de neuf ans, aboutissement d'une longue fascination. Embarqué sans billet dans une aventure dont il ne réalise pas les conséquences, il est forcé de descendre en gare d'Ilorin. Il découvre là un autre mode de vie et devient, pour un temps, le compagnon obligé d'un faux aveugle auquel il comparera plus tard les universitaires, eux qui interprètent les événements en citant l'évidence. Il finit par se retrouver chez ses parents grâce à l'intervention musclée d'un postier, ce qui lui vaut un nouveau surnom, « emere », voyageur imprévisible. Aujourd'hui établi aux États-Unis et professeur d'histoire à l'Université d'Austin, Falola continue à être relié au clan depuis le Texas par le biais des cotisations et contributions financières aux événements, festivals et autres obligations collectives. Cependant, évoquant son pèlerinage sur les lieux de la maison paternelle en 1988, il dit son déchirement devant l'évidence que tout ce qu'il a vécu a disparu ou s'est profondément modifié depuis trente ans : la maison paternelle et le carnaval ont disparu, le riz et les vêtements neufs de Noël n'ont plus le même goût de fête ; il reste le livre.